

## A propos du « Verger abandonné » – Lionel Balard

Bonjour Michel,

Je viens de recevoir par la poste votre recueil « *Le verger abandonné* », cet élégant petit ouvrage à l'édition remarquablement soignée.

Je vous remercie de ce beau cadeau. Je vais m'empresse de le lire le WE prochain, moment privilégié où je serai serein et libre de prendre le temps de lire autre chose que les contenus de cours, de formation et de réunions extrêmement prégnants en ce début d'année universitaire placée sous le signe de la crise sanitaire nationale.

Je reviendrai vers vous très vite pour vous donner mes impressions après lecture..

Mais déjà, lisant la lettre qui l'accompagne, je cite « [...] *ce petit livre que je ne sais encore comment prendre, de quelles mains sorti?* » Je me permets de vous répondre sans détour aucun: de la main du poète, mon cher ami ! De la main d'un vrai poète dont la quête est éminemment humaniste et s'enracine dans le terreau originel de la poésie d'occident. Le thème d'Ulysse écrivant en clair-obscur aux siens... au sujet de la mémoire, de la vie-la mort, du retour espéré en terre-mère, et de l'accomplissement d'un long voyage qui mène irrémédiablement à soi-même... N'est-ce pas l'un des mythes les plus éclairants sur l'errance de l'homme lucide et du retour à soi, dans la lumière de l'amour et de la mort? Mythe qui me semble fonder (avec celui d'Orphée) une part essentielle de la pensée poétique moderne... Et je ne suis pas surpris de lire en exergue à vos lettres un fragment de poème de RM Rilke ! Et ce titre encore: *Le verger abandonné*, qui résonne en moi d'une façon trouble et tout autant lumineuse, me rappelant « *Le verger* », celui du poète allemand épousant la langue de France, au sortir du cataclysme que fut la première guerre mondiale... sans doute l'un des plus intimes textes de ce grand arpenteur de la saison humaine. N'y a-t-il pas ce lien aussi, volontaire de votre part, de référer à ces vers du *Livre de la pauvreté et de la mort*, dont vous empruntez, pour éclairer le lecteur, les voix si fécondes? Et si nous lisons dès lors: « *Tu es en exil, tu n'as pas de patrie / aucune place ici n'est la tienne* »..., il n'est plus possible d'ignorer les questions existentielles qui hantent votre poésie. Et de comprendre alors, si la conscience et l'émotion habitent l'être tout entier qu'il s'agit de mettre à jour ce » *fruit qui est au centre de tout* », « *la grande mort que chacun porte en soi.* »

Voilà, avant toute lecture, et à l'écueil de mes premières impressions, ce qui me semble important de vous dire.

Ce « petit livre », comme vous dites, est votre fruit précieux. D'ores et déjà, le feuilletant, je ne puis qu'en être séduit. Il porte en lui ce qui est pure poésie, ce besoin d'être-au-monde, dans la complète et lucide compréhension de ce que nous sommes tous, au fond... mortels et homme de passion... uniquement cela.

Bien à vous en ces jours d'automne naissant.

...

Cher Michel,

Je reviens vers vous aujourd'hui pour vous écrire quelques mots au sujet de votre « *Verger abandonné* » que vous avez eu la gentillesse de m'offrir. Et tout d'abord, de vous dire que dans ma précipitation à vouloir vous répondre dans l'instant qui suivait la surprise et l'émotion de la réception de votre ouvrage, j'ai commis la petite erreur de vous parler du « verger » de Rilke... alors même que, comme vous l'aurez sans doute corrigé spontanément, il s'agit de « Vergers » (titre d'ailleurs dont la paternité semble revenir, je crois, à Jean Paulhan). Je me permets donc de commencer ma lettre par cette rectification, non que cela soit préjudiciable à la teneur des remarques qui furent miennes dernièrement à l'égard de votre recueil, mais parce qu'il me semble important d'accorder du sens à ce pluriel voulu par le poète lui-même et qui ouvrent tant d'évidence et de vérité dans ce beau chant des années 20.

J'ai lu votre livre et aimé tout autant la structure « en lettres » qui construit la parole d'Ulysse et la restitue dans un temps sans prégnance (lettres pourtant marquées d'une expérience de vie qu'il semble narrer par moment), que l'émotion qui infuse des mots simples et justes, donnant corps à la mémoire, aux rêves et à l'incertitude des états de l'errance. Parole écrite, et jetée à la mer sans doute comme des songes au vent ; parole lourde d'espoir, de doute et de remords peut-être... C'est cela que je ressens à vous lire ici, dans l'écriture que vous portez sous cette forme épistolaire. Mais comment les prendre, ces songes jetés en pleine page, ces mots abandonnés à la seule scrutation du regard qui les découvre? Ulysse s'adresse « aux êtres aimés » et il me semble que se joue ici comme un monologue dont on devine que la voix est celle de l'auteur, du poète qui erre au gré du vivre... Poésie alors ? Et de relire vos quelques mots écrits de votre main et qui accompagnaient votre cadeau : « *comme annoncé ce petit livre que je ne sais encore comment prendre, de quelles mains, sorti ?* » Questions auxquelles je répondais spontanément l'autre jour : « *des mains du poète !* ». Et que je réitère à présent, bien que cet écrit n'œuvre pas ouvertement en terre de poésie de la façon dont vous la donnez à vivre dans *Offrandes* ou *Lignes de crête*. Votre *verger abandonné* ne me semble pas relever d'autre chose pourtant !... Je ne saurais, comme vous, proposer ici un commentaire savant et fort de sa justesse pour mettre en exergue les qualités poétiques que je décèle dans cet opus, mais, si vous me le permettez, je voudrais vous faire part de ma singulière initiative à l'égard de votre texte : je me suis amusé à reconstruire un « chant », comme je le fais très souvent pour nombre de mes longs poèmes en prose (*De silence et de plomb*, chez Alcyone (que vous connaissez déjà) ou *La part d'ombres nouvelles*, *Du côté des vivants* ou *Le jour saillant*, qui devraient être publiés prochainement, je l'espère, dans ces mêmes éditions ou dans d'autres...). Je me suis amusé, dis-je, à mettre en lumière, le poème enchâssé qui pourrait initier, dans ce recueil, la parole poétique au plus haut degré de la conscience humaine. En somme, je me suis permis, sans le vouloir comme une irréfutable preuve de son ancrage en terre d'Orphée, d'y lire un troublant poème traversant votre écriture, courant au fil des pages et mettant toute la lumière sur la quête qu'il me semble être, ici, la vôtre.

Je mets en pièce jointe ce « chant latent » qui émane de votre recueil... et j'espère ne vous avoir en rien heurté en osant vous soumettre ce poème enchâssé qui, d'évidence, est habité de votre voix de poète lucide et vivant.

Avec toute mon amitié

**Lionel Balard**